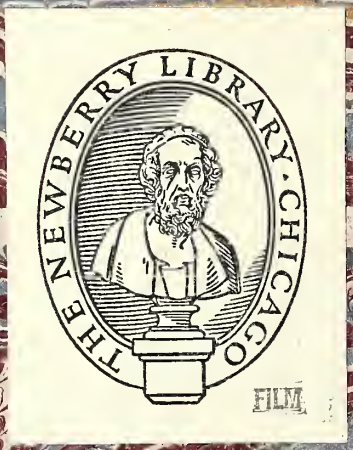
THESOR. DV Mis DES
BIBLIO ROYS.
REGIBUS ASTRA GVIAM MONSTRANT


THE NEWBERRY LIBRARY · CHICAGO
FILM

CAMPAGNE
DU ROI,
En Mil sept cent quarente cinq.

Dessiné *egravé par Cochin.*

&

PREMIERES ARMES,
DU DAUPHIN.

E
5
L 92703
V3

57-410

LE POËME DE FONTENOY.

Diſce, Puer, virtutem ex me.
Æneïd. lib. XII.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCCXLV.

AU ROY.

SIRE,

Je n'avois osé dédier à Votre Majesté les premiers essais de cet ouvrage : je craignois sur-tout de déplaire au plus modeste des vainqueurs. Mais, Sire, ce n'est point ici un panégyrique, c'est une peinture fidèle d'une partie de la journée la plus glorieuse depuis la bataille de Bovines ; ce sont les sentimens de la France, quoiqu'à peine exprimez ; c'est un Poëme sans exagération,

& de grandes vérités ſans mélange de fiction ni de flatterie. Le nom de Votre Majeſté fera paſſer cette faible eſquiſſe à la poſtérité, comme un monument authentique de tant de belles actions, faites en votre préſence à l'exemple des vôtres.

Daignez, Sire, ajoûter à la bonté que Votre Majeſté a eue de permettre cet hommage, celle d'agréer les profonds reſpects d'un de vos moindres ſujets, & du plus zélé de vos admirateurs.

VOLTAIRE.

DISCOURS
PRÉLIMINAIRE.

LE public ſait que cet ouvrage, compoſé d'abord avec la rapidité que le zèle inſpire, reçut des accroiſſemens à chaque édition qu'on en faiſoit. Toutes les circonſtances de la victoire de Fontenoy, qu'on apprenoit à Paris de jour en jour, méritoient d'être célébrées, & ce qui n'étoit d'abord qu'une pièce de cent vers, eſt devenu un poëme qui en contient plus de trois cens cinquante; mais on y a gardé toûjours le même ordre, qui conſiſte dans la préparation, dans l'action & dans ce qui la termine: on n'a fait même que mettre cet ordre dans un plus grand jour, en traçant dans cette édition le portrait des nations dont étoit compoſée l'armée ennemie, & en ſpécifiant leurs trois attaques.

On a peint avec des traits vrais, mais non injurieux, les nations dont Louis XV a triomphé; par exemple, quand on dit des Hollandais qu'ils avoient autrefois briſé le joug de l'*Autriche cruelle,* il eſt clair que c'eſt de l'Autriche, *alors cruelle envers eux,* que l'on parle, car aſſurément elle ne l'eſt pas aujourd'hui pour les Etats généraux; & d'ailleurs la Reine de Hongrie, qui ajoûte

tant à la gloire de la Maiſon d'Autriche, ſait combien les Français reſpectent ſa perſonne & ſes vertus, en étant forcez de la combattre.

Quand on a dit des Anglais, *& la férocité le cède à la vertu,* on a eu ſoin d'avertir en notes dans toutes les éditions, que ce reproche de férocité ne tomboit que ſur le ſoldat.

En effet, il eſt très-véritable que lorſque la colonne Anglaiſe déborda Fontenoy, pluſieurs ſoldats de cette nation crièrent *No quarter,* Point de quartier: On ſait encore que quand M. de Sechelles ſeconda les intentions du Roi avec une prévoyance ſi ſingulière, & qu'il fit préparer autant de ſecours pour les priſonniers ennemis bleſſez, que pour nos troupes, quelques fantaſſins Anglais s'acharnèrent encore contre nos ſoldats, dans les chariots même où l'on tranſportoit les vainqueurs & les vaincus bleſſez. Les officiers qui ont par tout à peu près la même éducation dans toute l'Europe, ont auſſi la même généroſité; mais il y a des pays où le peuple abandonné à lui-même, eſt plus farouche qu'ailleurs. On n'en a pas moins loué la valeur & la conduite de cette nation, & ſur-tout on n'a cité le nom de M. le Duc de Cumberland, qu'avec l'éloge que ſa magnanimité doit attendre de tout le monde.

Quelques étrangers ont voulu perſuader au public que l'illuſtre Adiſſon, dans ſon poëme de la campagne

de Hocſtet, avoit parlé plus honorablement de la Maiſon du Roi que l'Auteur même du poëme de Fontenoy : ce reproche a été cauſe qu'on a cherché l'ouvrage de M. Adiſſon à la bibliothèque de Sa Majeſté, & on a été bien ſurpris d'y trouver beaucoup plus d'injures que de louanges, c'eſt vers le trois centième vers. On ne les répétera point, & il eſt bien inutile d'y répondre ; la Maiſon du Roi leur a répondu par des victoires. On eſt très-éloigné de refuſer à un grand Poëte & à un Philoſophe très-éclairé, tel que M. Adiſſon, les éloges qu'il mérite ; mais il en mériteroit davantage, & il auroit plus honoré la Philoſophie & la Poëſie, s'il avoit plus ménagé dans ſon poëme des Têtes couronnées, qu'un ennemi même doit toûjours reſpecter, & s'il avoit ſongé que les louanges données aux vaincus, ſont un laurier de plus pour les vainqueurs : il eſt à croire que quand M. Adiſſon fut Secrétaire d'état, le Miniſtre ſe repentit de ces indécences échappées à l'auteur.

Si l'ouvrage Anglais eſt trop rempli de fiel, celui-ci reſpire l'humanité ; on a ſongé en célébrant une bataille, à inſpirer des ſentimens de bienfaiſance : malheur à celui qui ne pourroit ſe plaire qu'aux peintures de la deſtruction, & aux images des malheurs des hommes.

Les peuples de l'Europe ont des principes d'humanité qui ne ſe trouvent point dans les autres parties du monde ; ils ſont plus liez entr'eux, ils ont des loix

qui leur ſont communes; toutes les Maiſons des Souverains ſont alliées; leurs ſujets voyagent continuellement & entretiennent une liaiſon réciproque. Les Européens chrétiens ſont ce qu'étoient les Grecs, ils ſe font la guerre entr'eux, mais ils conſervent dans ces diſſentions tant de bienſéance, & d'ordinaire de politeſſe, que ſouvent un Français, un Anglais, un Allemand qui ſe rencontrent, paroiſſent être nez dans la même ville. Il eſt vrai que les Lacédémoniens & les Thébains étoient moins polis que le peuple d'Athènes, mais enfin toutes les nations de la Grèce ſe regardoient comme des alliés qui ne ſe faiſoient la guerre que dans l'eſpérance certaine de la paix: ils inſultoient rarement à des ennemis qui dans peu d'années devoient être leurs amis. C'eſt ſur ce principe qu'on a tâché que cet ouvrage fût un monument de la gloire du Roi, & non de la honte des nations dont il triomphe: on ſeroit fâché d'avoir écrit contr'elles avec autant d'aigreur que quelques Français en ont mis dans leurs ſatyres contre cet ouvrage d'un de leurs compatriotes, mais la jalouſie d'auteur à auteur eſt beaucoup plus grande que celle de nation à nation.

On a dit des Suiſſes qu'ils ſont nos *antiques amis & nos concitoyens,* parce qu'ils le ſont depuis deux cens cinquante ans: On a dit que les Etrangers qui ſervent dans nos armées, ont ſuivi l'exemple de la Maiſon du Roi & de nos autres troupes, parce qu'en effet c'eſt

toûjours

toûjours à la nation qui combat pour ſon Prince, à donner cet exemple, & que jamais cet exemple n'a été mieux donné.

On n'ôtera jamais à la nation Françaiſe la gloire de la valeur & de la politeſſe. On a oſé imprimer que ce vers

Je voi cet étranger qu'on croit né parmi nous

étoit un compliment à un Général né en Saxe, d'avoir l'air Français. Il eſt bien queſtion ici d'air & de bonne grace: Quel eſt l'homme qui ne voit évidemment, que ce vers ſignifie que ce Général étranger eſt auſſi attaché au Roi que s'il étoit né ſon ſujet?

Cette critique eſt auſſi judicieuſe que celle de quelques perſonnes qui prétendirent qu'il n'étoit pas *honnête* de dire que ce Général étoit dangereuſement malade, lorſqu'en effet ſon courage lui fit oublier l'état douloureux où il étoit réduit, & le fit triompher de la faibleſſe de ſon corps ainſi que des ennemis du Roi.

Voilà tout ce que la bienſéance en général permet qu'on réponde à ceux qui en ont manqué.

L'auteur n'a eu d'autre vûe que de rendre fidèlement ce qui étoit venu à ſa connoiſſance; & ſon ſeul regret eſt de n'avoir pû dans un ſi court eſpace de tems, & dans une pièce de ſi peu d'étendue, célébrer toutes les belles actions dont il a depuis entendu parler; il ne pouvoit dire tout, mais au moins ce qu'il a dit, eſt vrai, la moindre flatterie eût déshonoré un ouvrage fondé

ſur la gloire du Roi & ſur celle de la Nation. Le plaiſir de dire la vérité l'occupoit ſi entièrement, que ce ne fut qu'après ſix éditions qu'il envoya ſon ouvrage à la plûpart de ceux qui y ſont célébrez.

Tous ceux qui ſont nommez, n'ont pas eu les occaſions de ſe ſignaler également: Celui qui, à la tête de ſon régiment, attendoit l'ordre de marcher, n'a pû rendre le même ſervice qu'un Lieutenant général qui étoit à portée de conſeiller de fondre ſur la colonne Anglaiſe, & qui partit pour la charger avec la Maiſon du Roi. Mais ſi la grande action de l'un mérite d'être rapportée, le courâge impatient de l'autre ne doit pas être oublié: Tel eſt loué en général ſur ſa valeur, tel autre ſur un ſervice rendu; on a parlé des bleſſures des uns, on a déploré la mort des autres.

Ce fut une juſtice que rendit le célèbre M. Deſpreaux à ceux qui avoient été de l'expédition du paſſage du Rhin: Il cite près de vingt noms, il y en a ici plus de ſoixante; & on en trouveroit quatre fois davantage, ſi la nature de l'ouvrage le comportoit.

Il ſeroit bien étrange qu'il eût été permis à Homère, à Virgile, au Taſſe, de décrire les bleſſures de mille guerriers imaginaires, & qu'il ne le fût pas de parler des héros véritables qui viennent de prodiguer leur ſang, & parmi leſquels il y en a pluſieurs avec qui l'auteur avoit eu l'honneur de vivre, & qui lui ont laiſſé de ſincères regrets.

L'attention ſcrupuleuſe qu'on a apportée dans cette édition, doit ſervir de garant de tous les faits qui ſont énoncez dans le poëme; il n'en eſt aucun qui ne doive être cher à la nation & à toutes les familles qu'ils regardent. En effet, qui n'eſt touché ſenſiblement en liſant le nom de ſon fils, de ſon frère, d'un parent cher, d'un ami tué ou bleſſé, ou expoſé dans cette bataille qui ſera célèbre à jamais; en liſant, dis-je, ce nom dans un ouvrage qui, tout faible qu'il eſt, a été honoré plus d'une fois des regards du Monarque, & que Sa Majeſté n'a permis qu'il lui fût dédié, que parce qu'Elle a oublié ſon éloge en faveur de celui des officiers qui ont combattu & vaincu ſous ſes ordres!

C'eſt donc moins en poëte qu'en bon citoyen, qu'on a travaillé: on n'a point cru devoir orner ce poëme de longues fictions, ſur-tout dans la première chaleur du public, & dans un tems où l'Europe n'étoit occupée que des détails intéreſſans de cette victoire importante, achetée par tant de ſang.

La fiction peut orner un ſujet, ou moins grand, ou moins intéreſſant, ou qui placé plus loin de nous, laiſſe l'eſprit plus tranquille: Ainſi, lorſque Deſpreaux s'égaya dans ſa deſcription du paſſage du Rhin, c'étoit trois mois après l'action; & cette action, toute brillante qu'elle fut, n'eſt à comparer, ni pour l'importance, ni pour le danger, à une bataille rangée, gagnée ſur un ennemi habile, intrépide & ſupérieur en nombre, par

un Roi exposé, ainsi que son fils, pendant quatre heures au feu de l'artillerie.

Ce n'est qu'après s'être laissé emporter aux premiers mouvemens de zèle, après s'être attaché uniquement à louer ceux qui ont si bien servi la patrie dans ce grand jour, qu'on s'est permis d'insérer dans le poëme, un peu de ces fictions qui affaibliroient un tel sujet si on vouloit les prodiguer; & on ne dit ici en prose que ce que M. Adisson lui-même a dit en vers dans son fameux poëme de la campagne de Hocstet.

On peut, deux mille ans après la guerre de Troie, faire apporter par Vénus à Enée des armes que Vulcain a forgées, & qui rendent ce héros invulnérable; on peut lui faire rendre son épée par une Divinité, pour la plonger dans le sein de son ennemi. Tout le Conseil des Dieux peut s'assembler, tout l'Enfer peut se déchaîner, Alecton peut enivrer tous les esprits des venins de sa rage; mais ni notre siècle ni un événement si récent, ni un ouvrage si court, ne permettent guères ces peintures devenues les lieux communs de la poësie. Il faut pardonner à un citoyen pénétré, de faire parler son cœur plus que son imagination, & l'auteur avoue qu'il s'est plus attendri en disant:

Tu meurs, jeune Craon: *Que le Ciel moins sévère*
Veille sur les destins de ton généreux frère!

que s'il avoit évoqué les Euménides, pour faire ôter la vie à un jeune guerrier aimable.

Il faut

Il faut des Divinités dans un poëme épique, & ſurtout quand il s'agit de héros fabuleux; mais ici, le vrai Jupiter, le vrai Mars, c'eſt un Roi tranquille dans le plus grand danger, & qui haſarde ſa vie pour un peuple dont il eſt le père: C'eſt lui, c'eſt ſon fils, ce ſont ceux qui ont vaincu ſous lui, & non Junon & Juturne qu'on a voulu & qu'on a dû peindre. D'ailleurs, le petit nombre de ceux qui connoiſſent notre poëſie, ſavent qu'il eſt bien plus aiſé d'intéreſſer le ciel, les enfers & la terre à une bataille, que de faire reconnaître & de diſtinguer par des images propres & ſenſibles, des Carabiniers qui ont de gros fuſils rayez, des Grenadiers, des Dragons qui combattent à pied & à cheval, de parler de retranchemens faits à la hâte, d'ennemis qui s'avancent en colonne, d'exprimer enfin ce qu'on n'a guères dit encore en vers.

C'étoit ce que penſoit M. Adiſſon, bon poëte & critique judicieux: Il employa dans ſon poëme qui a immortaliſé la campagne de Hocſtet, beaucoup moins de fictions qu'on ne s'en eſt permis dans le poëme de Fontenoy. Il ſavoit que le Duc de Marlboroug & le Prince Eugène ſe ſeroient très-peu ſouciez de voir des Dieux où il étoit queſtion des grandes actions des hommes; il ſavoit qu'on relève par l'invention les exploits de l'antiquité, & qu'on court riſque d'affaiblir ceux des modernes par de froides allégories; il a fait mieux, il a intéreſſé l'Europe entière à ſon action. Il

en eſt à peu près de ces petits poëmes de trois cens ou de quatre cens vers ſur les affaires préſentes, comme d'une tragédie; le fond doit être intéreſſant par lui-même, & les ornemens étrangers ſont preſque toûjours ſuperflus.

On a dû ſpécifier les différens corps qui ont combattu, leurs armes, leur poſition, l'endroit où ils ont attaqué, dire que la colonne Anglaiſe a pénétré, exprimer comment elle a été enfoncée par la Maiſon du Roi, les Carabiniers, la Gendarmerie, le régiment de Normandie, les Irlandais, &c. Si on n'étoit pas entré dans ces détails, dont le fond eſt ſi héroïque, & qui ſont cependant ſi difficiles à rendre, rien ne diſtingueroit la bataille de Fontenoy d'avec celle de Tolbiac. Deſpreaux dans le paſſage du Rhin a dit:

Revel *les ſuit de près, ſous ce chef redouté*
Marche des Cuiraſſiers l'eſcadron indompté.

On a peint ici les Carabiniers, au lieu de les appeller par leur nom, qui convient encore moins aux vers que celui de Cuiraſſiers. On a même mieux aimé dans cette dernière édition caractériſer les fonctions de l'Etat-major, que de mettre en vers les noms des officiers de ce corps qui ont été bleſſez.

Cependant on a oſé appeller la *Maiſon du Roi* par ſon nom, ſans ſe ſervir d'aucune autre image. Ce nom de *Maiſon du Roi* qui contient tant de Corps invincibles, imprime une aſſez grande idée, ſans qu'il ſoit

besoin d'autre figure; M. Adisson même ne l'appelle pas autrement. Mais il y a encore une autre raison de l'avoir nommée, c'est la rapidité de l'action.

Vous, peuple de héros dont la foule s'avance,
Louis, son fils, l'état, l'Europe est en vos mains:
Maison du Roi marchez, &c.

Si on avoit dit, *la Maison du Roi marche*, cette expression eût été prosaïque & languissante.

On n'a pas voulu s'écarter un moment dans cet ouvrage, de la gravité du sujet: Despreaux, il est vrai, en traitant le passage du Rhin dans le goût de quelques-unes de ses épîtres, a joint le plaisant à l'héroïque; car après avoir dit:

*Un bruit s'épand qu'*Enguien *&* Condé *sont passez:*
Condé, *dont le seul nom fait tomber les murailles,*
Force les escadrons, & gagne les batailles;
Enguien, *de son* hymen *le seul & digne fruit*, &c.

Il s'exprime ensuite ainsi:

Bien-tôt . . . . mais Vurts *s'oppose à l'ardeur qui m'anime;*
Finissons il est tems; aussi-bien si la rime
Alloit mal-à-propos m'engager dans Arneim,
*Je n'en sai, pour sortir, de porte qu'*Hildesheim.

Les personnes qui ont paru souhaiter qu'on employât dans le récit de la victoire de Fontenoy, quelques traits de ce style familier de Boileau, n'ont pas,

ce me ſemble, aſſez diſtingué les lieux & les tems, & n'ont pas fait la différence qu'il faut faire entre une épître & un ouvrage d'un ton plus ſérieux & plus ſévère; ce qui a de la grace dans le genre épiſtolaire, n'en auroit point dans le genre héroïque.

On n'en dira pas davantage ſur ce qui regarde l'art & le goût, à la tête d'un ouvrage où il s'agit des plus grands intérêts, & qui ne doit remplir l'eſprit que de la gloire du Roi, & du bonheur de la patrie.

LE POËME DE FONTENOY.

QUOI, du siècle passé le fameux satyrique
Aura fait retentir la trompette héroïque,
Aura chanté du Rhin les bords ensanglantez,
Ses défenseurs mourans, ses flots épouvantez,
Son Dieu même en fureur effrayé du passage,
Cédant à nos aïeux son onde & son rivage!
Et vous, quand votre roi, dans des plaines de sang,
Voit la mort devant lui voler de rang en rang;
Tandis que de Tournay foudroyant les murailles,
Il suspend les assauts pour courir aux batailles;
Quand des bras de l'hymen s'élançant au trépas,
Son Fils, son digne fils, suit de si près ses pas;
Vous, heureux par ses loix, & grands par sa vaillance,
Français, vous garderiez un indigne silence!

VENEZ le contempler aux champs de Fontenoy;
O vous, gloire, vertu, Déesses de mon roi!
Redoutable Bellone, & Minerve chérie,
Passion des grands cœurs, amour de la patrie,
Pour couronner Louis prêtez-moi vos lauriers;
Enflammez mon esprit du feu de nos guerriers;
Peignez de leurs exploits une éternelle image.

VOUS m'avez transporté sur ce sanglant rivage,
J'y vois ces combattans que vous conduisez tous;
C'est-là ce fier Saxon qu'on croit né parmi nous,
Maurice, qui touchant à l'infernale rive,
Rappelle pour son roi son ame fugitive,
Et qui demande à Mars, dont il a la valeur,
De vivre encore un jour & de mourir vainqueur.
Conservez, justes cieux, ses hautes destinées,
Pour Louis & pour nous prolongez ses années.

DÉJA de la tranchée Harcourt est accouru,
Tout poste est assigné, tout danger est prévû;
Noailles pour son roi plein d'un amour fidelle,
Voit la France en son maître & ne regarde qu'elle.
Ce sang de tant de rois, ce sang du grand Condé,
D'Eu, par qui des Français le tonnerre est guidé:
Penthievre, dont le zèle avoit devancé l'âge,
Qui déja vers le Mein signala son courage,
Baviere avec de Pons, Boufflers & Luxembourg,
Vont, chacun dans leur place, attendre ce grand jour,
Chacun porte la joie aux guerriers qu'il commande:
Le fortuné Danoy, Chabannes, Galerande,
Le vaillant Berenger, ce défenseur du Rhin,
Colbert & du Chaila, tous nos héros enfin,
Dans l'horreur de la nuit, dans celle du silence,
Demandent seulement que le péril commence.

LOUIS avec le jour voit briller dans les airs
Les drapeaux menaçans de vingt peuples divers:
Le Belge qui jadis fortuné sous nos princes
Vit l'abondance alors enrichir ses provinces;

Le Batave prudent, dans l'Inde reſpecté,
Puiſſant par ſes travaux & par ſa liberté,
Qui long-tems opprimé par l'Autriche cruelle,
Ayant briſé ſon joug s'arme aujourd'hui pour elle;
L'Hanovrien conſtant qui, formé pour ſervir,
Sait ſouffrir & combattre, & ſur-tout obéir:
L'Autrichien rempli de ſa gloire paſſée,
De ſes derniers Céſars occupant ſa penſée:
Sur-tout, ce peuple altier qui voit ſur tant de mers
Son commerce & ſa gloire embraſſer l'univers,
Mais qui jaloux en vain des grandeurs de la France,
Croit porter dans ſes mains la foudre & la balance:
Tous marchent contre nous, la valeur les conduit,
La haine les anime, & l'eſpoir les ſéduit.
De l'empire Français l'indomptable génie
Brave, auprès de ſon roi, leur foule réunie:
Des montagnes, des bois, des fleuves d'alentour,
Tous les Dieux alarmez ſortent de leur ſéjour;
La fortune s'enfuit, & voit avec colère
Que ſans elle aujourd'hui la valeur va tout faire.

Le brave Cumberland, fier d'attaquer Louis,
A déja diſpoſé ſes bataillons hardis.
Tels ne parurent point aux rives du Scamandre,
Sous ces murs ſi vantez que Pyrrhus mit en cendre,
Ces antiques héros qui montez ſur un char
Combattoient en déſordre, & marchoient au haſard:
Mais tel fut Scipion ſous les murs de Carthage,
Tels ſon rival & lui prudens avec courage,
Déployant de leur art les terribles ſecrets,
L'un vers l'autre avancez s'admiroient de plus près.

L'ESCAUT, les ennemis, les remparts de la ville,
Tout préſente la mort, & Louis eſt tranquille.
Cent tonnerres de bronze ont donné le ſignal:
D'un pas ferme & preſſé, d'un front toûjours égal,
S'avance vers nos rangs la profonde colonne
Que la terreur devance, & la flamme environne,
Comme un nuage épais qui ſur l'aîle des vents,
Porte l'éclair, la foudre & la mort dans ſes flancs.
Les voilà ces rivaux du grand nom de mon maître,
Plus farouches que nous, auſſi vaillans peut-être,
Encor tout orgueilleux de leurs premiers exploits:
Bourbons! voici le tems de venger les Valois.

DANS un ordre effrayant trois attaques formées
Sur trois terreins divers engagent les armées:
Le Français dont Maurice a gouverné l'ardeur,
A ſon poſte attaché joint l'art à la valeur.
La mort ſur les deux camps étend ſa main cruelle,
Tous ſes traits ſont lancez, le ſang coule autour d'elle.
Chefs, officiers, ſoldats, l'un ſur l'autre entaſſez,
Sous le fer expirans, par le plomb renverſez,
Pouſſent les derniers cris en demandant vengeance.

GRAMMONT que ſignaloit ſa noble impatience,
Grammont dans l'Eliſée emporte la douleur
D'ignorer en mourant ſi ſon maître eſt vainqueur:
De quoi lui ſerviront ces grands titres de gloire,
Ce ſceptre des guerriers, honneur de ſa mémoire,
Ce rang, ces dignités, vanités des héros,
Que la mort avec eux précipite aux tombeaux?
Tu meurs, jeune Craon: Que le ciel moins ſévère
Veille ſur les deſtins de ton généreux frère!

Hélas! cher Longaunay, quelle main, quel ſecours
Peut arrêter ton ſang & ranimer tes jours!
Ces miniſtres de Mars, qui d'un vol ſi rapide
S'élançoient à la voix de leur chef intrépide,
Sont, du plomb qui les ſuit, dans leur courſe arrêtez,
Tels que des champs de l'air tombent précipitez
Des oiſeaux tout ſanglans palpitans ſur la terre.
Le fer atteint d'Avray. Le jeune d'Aubeterre
Voit de ſa légion tous les chefs indomptez
Sous le glaive & le feu mourans à ſes côtés.
Guerriers, que Chabrillant avec Brancas rallie,
Que d'Anglais immolez vont payer votre vie!
Je te rends grace, ô Mars! Dieu de ſang, Dieu cruel,
La race de Colbert, ce miniſtre immortel,
Echappe en ce carnage à ta main ſanguinaire,
Guerchy n'eſt point frappé, la vertu peut te plaire:
Mais vous, brave Daché, quel ſera votre ſort!
Le ciel ſauve à ſon gré, donne & ſuſpend la mort.
Infortuné Luttaux! tout chargé de bleſſures,
L'art qui veille à ta vie, ajoûte à tes tortures,
Tu meurs dans les tourmens; nos cris mal entendus
Te demandent au ciel, & déja tu n'es plus.

O combien de vertus que la tombe dévore!
Combien de jours brillans éclipſez à l'aurore!
Que nos lauriers ſanglans doivent coûter de pleurs!
Ils tombent ces héros, ils tombent ces vengeurs,
Ils meurent, & nos jours ſont heureux & tranquilles;
La molle volupté, le luxe de nos villes,
Filent ces jours ſereins, ces jours que nous devons
Au ſang de nos guerriers, aux périls des Bourbons.

Couvrons du moins de fleurs ces tombes glorieuſes,
Arrachons à l'oubli ces ombres vertueuſes;
Vous qui lanciez la foudre, & qu'ont frappé ſes coups,
Revivez dans nos chants quand vous mourez pour nous.

Eh quel ſeroit, grand Dieu! le citoyen barbare,
Prodigue de cenſure & de louange avare,
Qui peu touché des morts, & jaloux des vivans,
Leur pourroit envier mes pleurs & mon encens?
Ah! s'il eſt parmi nous des cœurs dont l'indolence
Inſenſible aux grandeurs, aux pertes de la France,
Dédaigne de m'entendre & de m'encourager,
Réveillez-vous, ingrats, Louis eſt en danger.

Le feu qui ſe déploie, & qui dans ſon paſſage
S'anime en dévorant l'aliment de ſa rage,
Les torrens débordez dans l'horreur des hivers,
Le flux impétueux des menaçantes mers,
Ont un cours moins rapide, ont moins de violence
Que l'épais bataillon qui contre nous s'avance,
Qui triomphe en marchant, qui le fer à la main
A travers les mourans s'ouvre un large chemin;
Rien n'a pû l'arrêter, Mars pour lui ſe déclare.
Le Roi voit le malheur, le brave & le répare:
Son fils, ſon ſeul eſpoir... Ah! cher Prince arrêtez,
Où portez-vous ainſi vos pas précipitez!
Conſervez cette vie au monde néceſſaire.
Louis craint pour ſon fils, le fils craint pour ſon père;
Nos guerriers tout ſanglans frémiſſent pour tous deux,
Seul mouvement d'effroi dans ces cœurs généreux.

Vous, qui gardez mon roi, vous, qui vengez la France,

Vous, peuple de héros dont la foule s'avance,
Accourez, c'eſt à vous de fixer les deſtins;
Louis, ſon fils, l'état, l'Europe eſt en vos mains:
Maiſon du Roi marchez, aſſurez la victoire,
Soubiſe & Péquigny vous mènent à la gloire.
Paroiſſez, vieux ſoldats, dont les bras éprouvez
Lancent de loin la mort que de près vous bravez.
Venez vaillante élite, honneur de nos armées,
Partez, flèches de feu, grenades enflammées,
Phalanges de Louis, écraſez ſous vos coups
Ces combattans ſi fiers & ſi dignes de vous.
Richelieu, qu'en tous lieux emporte ſon courage,
Ardent, mais éclairé, vif à la fois & ſage,
Favori de l'Amour, de Minerve & de Mars,
Richelieu vous appelle, il n'eſt plus de haſards;
Il vous appelle: Il voit d'un œil prudent & ferme
Des ſuccès ennemis & la cauſe & le terme;
Il vole, & ſa vertu ſecondant vos grands cœurs,
Il vous marque la place où vous ſerez vainqueurs.

D'UN rempart de gazon, faible & prompte barrière,
Que l'art oppoſe à peine à la fureur guerrière,
La Marke, la Vauguion, Choiſeuil, d'un même effort,
Arrêtent une armée & repouſſent la mort.
D'Argenſon qu'enflammoient les regards de ſon père,
La gloire de l'état à tous les ſiens ſi chère,
Le danger de ſon roi, le ſang de ſes aïeux,
Aſſaillit par trois fois ce corps audacieux,
Cette maſſe de feu qui ſemble impénétrable:
On l'arrête, il revient, ardent, infatigable;
Ainſi qu'aux premiers tems, par leurs coups redoublez,
Les béliers enfonçoient les remparts ébranlez.

Ce brillant eſcadron, fameux par cent batailles,
Lui, par qui Catinat fut vainqueur à Marſailles,
Arrive, voit, combat, & ſoûtient ſon grand nom.
Tu ſuis du Chaſtelet, jeune Caſtelmoron,
Toi, qui touches encore à l'âge de l'enfance,
Toi, qui d'un faible bras qu'affermit ta vaillance,
Reprends ces étendards déchirez & ſanglans,
Que l'orgueilleux Anglais emportoit dans ſes rangs:
C'eſt dans ces rangs affreux que Chevrier expire;
Monaco perd ſon ſang, & l'Amour en ſoupire.
Anglais ſur du Gueſclin deux fois tombent vos coups,
Frémiſſez à ce nom ſi funeſte pour vous.

Mais quel brillant héros, au milieu du carnage,
Renverſé, relevé, s'eſt ouvert un paſſage?
Biron, tels on voyoit dans les plaines d'Ivri
Tes immortels aïeux ſuivre le Grand Henri.
Tel étoit ce Crillon, chargé d'honneurs ſuprêmes,
Nommé brave autrefois par les braves eux-mêmes,
Tels étoient ces d'Aumonts, ces grands Montmorencis,
Ces Créquis ſi vantez renaiſſans dans leurs fils.
Tel ſe forma Turenne au grand art de la guerre,
Près d'un autre Saxon la terreur de la terre,
Quand la Juſtice & Mars, ſous un autre Louis,
Frappoient l'Aigle d'Autriche & relevoient les Lis.

Comment ces courtiſans, doux, enjouez, aimables,
Sont-ils dans les combats des lions indomptables!
Quel aſſemblage heureux de graces, de valeur!
Bouflers, Meuze, d'Ayen, Duras bouillans d'ardeur,
A la voix de Louis courez troupe intrépide:
Que les Français ſont grands quand leur maître les guide!

Ils l'aiment, ils vaincront, leur père eſt avec eux.
Son courage n'eſt point cet inſtinct furieux,
Ce courroux emporté, cette valeur commune;
Maître de ſon eſprit, il l'eſt de la fortune,
Rien ne trouble ſes ſens, rien n'éblouit ſes yeux.

Il marche, il eſt ſemblable à ce maître des Dieux,
Qui, frappant les Titans, & tonnant ſur leurs têtes,
D'un front majeſtueux dirigeoit les tempêtes.
Il marche, & ſous ſes coups la terre au loin mugit,
L'Eſcaut fuit, la mer gronde, & le ciel s'obſcurcit.
Sur un nuage épais que des antres de l'ourſe
Les vents affreux du nord apportent dans leur courſe,
Les vainqueurs des Valois deſcendent en courroux:
Cumberland, diſent-ils, nous n'eſpérons qu'en vous;
Courage, raſſemblez vos légions altières,
Bataves, revenez, défendez vos barrières;
Anglais, vous que la paix ſembloit ſeule alarmer,
Vengez-vous d'un héros qui daigne encor l'aimer;
Ainſi que ſes bienfaits craindrez-vous ſa vaillance?
Mais ils parlent en vain, lorſque Louis s'avance
Leur génie eſt dompté, l'Anglais eſt abattu,
Et la férocité le cède à la vertu.

Clare avec l'Irlandais, qu'animent nos exemples,
Venge ſes rois trahis, ſa patrie & ſes temples.
Peuple ſage & fidèle, heureux Helvétiens,
Nos antiques amis & nos concitoyens,
Votre marche aſſurée, égale, inébranlable,
Des ardens Neuſtriens ſuit la fougue indomptable.
Ce Danois, ce héros, qui des frimats du nord,
Par le Dieu des combats fut conduit ſur ce bord,

Admire les Français qu'il eſt venu défendre.
Mille cris redoublez dans les airs ſont entendre,
Rendez-vous ou mourez, tombez ſous notre effort:
C'en eſt fait, & l'Anglais craint Louis & la mort.

ALLEZ, brave d'Eſtrée, achevez cet ouvrage,
Enchaînez ces vaincus échappés au carnage;
Que du roi qu'ils bravoient ils implorent l'appui:
Ils ſeront fiers encore, ils n'ont cédé qu'à lui.

BIEN-TOST vole après eux ce corps fier & rapide,
Qui ſemblable au Dragon qu'il eut jadis pour guide,
Toûjours prêt, toûjours prompt, de pied ferme, en courant,
Donne de deux combats le ſpectacle effrayant.
C'eſt ainſi que l'on voit dans les champs des Numides,
Différemment armez des chaſſeurs intrépides;
Les courſiers écumans franchiſſent les guèrets,
On gravit ſur les monts, on borde les forêts;
Les piéges ſont dreſſez, on attend, on s'élance,
Le javelot fend l'air, & le plomb le devance;
Les léopards ſanglans percez de coups divers,
D'affreux rugiſſemens ſont retentir les airs;
Dans le fond des forêts ils vont cacher leur rage.

AH! c'eſt aſſez de ſang, de meurtre, de ravage,
Sur des morts entaſſez c'eſt marcher trop long-tems.
Noailles, ramenez vos ſoldats triomphans;
Mars voit avec plaiſir leurs mains victorieuſes
Traîner dans notre camp ces machines affreuſes,
Ces foudres ennemis contre nous dirigez.
Venez lancer ces traits que leurs mains ont forgez;
Qu'ils renverſent par vous les murs de cette ville,

Du Batave indécis la barrière & l'aſyle,
Ces premiers fondemens de l'empire des Lis,
Par les mains de mon roi pour jamais affermis.
Déja Tournay ſe rend, déja Gand s'épouvante,
Charles Quint s'en émeut ; ſon ombre gémiſſante
Pouſſe un cri dans les airs & fuit de ce ſéjour,
Où pour vaincre autrefois le ciel le mit au jour.
Il fuit, mais quel objet pour cette ombre alarmée,
Il voit ces vaſtes champs couverts de notre armée,
L'Anglais deux fois vaincu, fuyant de toutes parts
Dans les mains de Louis laiſſant ſes étendarts,
Le Belge en vain caché dans ſes villes tremblantes,
Les murs de Gand tombez ſous ſes mains foudroyantes,
Et ſon char de victoire en ces vaſtes remparts
Ecraſant le berceau du plus grand des Céſars.

FRANÇAIS, heureux Français, peuple doux & terrible,
C'eſt peu qu'en vous guidant Louis ſoit invincible;
C'eſt peu que le front calme, & la mort dans les mains,
Il ait lancé la foudre avec des yeux ſereins;
C'eſt peu d'être vainqueur, il eſt modeſte & tendre,
Il honore de pleurs le ſang qu'il vit répandre;
Entouré des héros qui ſuivirent ſes pas,
Il prodigue l'éloge & ne le reçoit pas;
Il veille ſur des jours haſardez pour lui plaire,
Le monarque eſt un homme, & le vainqueur un père:
Ces captifs tout ſanglans portez par nos ſoldats,
Par leur main triomphante arrachez au trépas,
Après ces jours de ſang, d'horreur & de furie,
Ainſi qu'en leurs foyers, au ſein de leur patrie,
Des plus tendres bienfaits éprouvent les douceurs,
Conſolez, ſecourus, ſervis par leurs vainqueurs.

O grandeur véritable ! ô victoire nouvelle !
Eh ! quel cœur ulcéré d'une haine cruelle,
Quel farouche ennemi peut n'aimer pas mon roi,
Et ne pas ſouhaiter d'être né ſous ſa loi !
Il étendra ſon bras, & calmera l'Empire :
Déja Vienne ſe taît, déja Londres l'admire ;
La Baviere confuſe au bruit de ſes exploits,
Gémit d'avoir quitté le protecteur des rois ;
Naple eſt en ſûreté, la Sardaigne en alarmes ;
Tous les rois de ſon ſang triomphent par ſes armes,
Et de l'Ebre à la Seine en tous lieux on entend :
LE PLUS AIMÉ DES ROIS EST AUSSI LE PLUS GRAND.
Ah ! qu'on ajoûte encore à ce titre ſuprême,
Ce nom ſi cher au monde & ſi cher à lui-même,
Ce prix de ſes vertus qui manque à ſa valeur,
Ce titre auguſte & ſaint de pacificateur.
Que de ſes jours ſi beaux, de qui nos jours dépendent,
La courſe ſoit tranquille, & les bornes s'étendent.

RAMENEZ ce héros, ô vous qui l'imitez,
Guerriers qu'il vit combattre, & vaincre à ſes côtés.
Les palmes dans les mains nos peuples vous attendent,
Nos cœurs volent vers vous, nos regards vous demandent ;
Vos mères, vos enfans, à vos deſirs rendus,
De vos périls paſſez encor tout éperdus,
Vont baigner dans l'excès d'une ardente allégreſſe,
Vos fronts victorieux de larmes de tendreſſe.
Accourez, recevez à votre heureux retour
Le prix de la vertu préſenté par l'amour.